



HAL
open science

L'Égypte de Butor au miroir de l' 'ethnographie' nervalienne

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. L'Égypte de Butor au miroir de l' 'ethnographie' nervalienne. Écrivains et intellectuels français face au monde arabe, Champion, pp.107-116, 2011, Littérature de notre siècle. hal-00910087

HAL Id: hal-00910087

<https://hal.science/hal-00910087>

Submitted on 1 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Égypte de Michel Butor au miroir de l'ethnographie nervalienne

Michel Butor passa l'année scolaire 1950-1951 à Minieh, petite ville de Moyenne-Égypte, où il fut professeur dans un lycée. Il en résultat un très beau texte d'une centaine de pages intitulé simplement *Égypte*, le dernier du premier volume du *Génie du lieu*, lui-même composé de sept autres textes consacrés à des villes (Cordoue, Istanbul, Salonique, Delphe, Mallia, Mantoue, Ferrare). Ce recueil paraît en 1958¹, une année après *La Modification*. Mais c'est moins cette quasi-coïncidence temporelle qu'on voudrait exploiter², que la mise en relation de ces pages de Butor consacrées à l'Égypte avec le *Voyage en Orient* de Nerval, lui-même inscrit dans la tradition des voyageurs français du XIX^e siècle.

De Vivant Denon, artiste et chroniqueur de l'expédition de Bonaparte, à Pierre Loti, témoin d'un empire ottoman déclinant, en passant par Chateaubriand, Nerval, Flaubert, Du Camp, Gautier, d'autres encore, de très nombreux écrivains se rendent en Orient, que ce soit pour accomplir un pèlerinage en Terre Sainte ou pour visiter les grands sites culturels du bassin oriental de la Méditerranée. Dans ce parcours, l'Égypte occupe une place à part : entre l'Afrique et l'Asie, mais aussi tournée vers l'Europe depuis Méhémet-Ali, qui prend le pouvoir en 1805, elle constitue parfois un objet de visite en soi³. Elle fascine par les grands sites pharaoniques qui bordent la vallée du Nil, des Pyramides de Guizeh au temple d'Abou Simbel, en Nubie.

Butor, quant à lui, ne cherche pas à faire un inventaire systématique. Si quelques pages sont consacrées à Louqsor et à la Vallée des Rois, son récit n'adopte pas la perspective habituelle du récit de voyage (celle d'une narration chronologique des événements racontés par le voyageur suivant un itinéraire fortement codifié), mais plutôt celle d'une réflexion très libre, jouant avec le temps et l'espace, et qui n'hésite pas à faire intervenir d'autres auteurs, plus ou moins longuement cités.

Parmi eux, Nerval occupe une place centrale. Ce dernier est allé en Égypte un peu plus d'un siècle avant Butor, soit en 1843. Il est resté 4 mois au Caire, sans avoir vu la Haute-Égypte, avant de continuer son

¹ Il y eut quelques pré-publications en revue, dont je ne tiendrai pas compte ici. Il faut signaler par ailleurs que ce séjour donna lieu à un « Poème écrit en Égypte » (dans *Travaux d'approche*, 1972), repris dans les *Œuvres complètes de Michel Butor*, sous la dir. de Mireille Calle-Gruber, t. IV, *Poésie 1, 1948-1983*, Paris, Éd. de la Différence, 2006, p. 513-518.

² On pourrait sans doute le faire en remarquant notamment que l'un des livres phares du Nouveau Roman emprunte sa structure narrative au récit de voyage, favorable au déplacement de point de vue et de voix narrative.

³ Voir notre anthologie *Le Voyage en Égypte*, Paris, Laffont, « Bouquins », 2004.

périple oriental vers le Liban, puis vers Constantinople. Il en tira en *Voyage en Orient* (1851) qui est sans doute l'un des plus beaux du XIX^e siècle, mais aussi l'un des plus atypiques, en ce sens que la Palestine en est délibérément écartée⁴, et surtout que le narrateur introduit dans chaque grande partie de son récit un « conte », dont la dimension mythologique (rêverie sur les préadamites, donc sur une histoire humaine d'avant la Bible) est réactivée par Butor. Mais le *Voyage en Orient* nervalien ne se limite pas à cette dimension fictionnelle, Butor le rappelait lui-même dans son dernier séminaire à l'Université de Genève. Nerval est réellement allé en Égypte et ce séjour a constitué une expérience personnelle, une rencontre avec Le Caire et avec la diversité ethnique, religieuse et culturelle dont la capitale égyptienne était porteuse au XIX^e siècle. C'est cette présence nervalienne dans *Le Génie du lieu*, encore peu commentée, à laquelle je voudrais m'attacher.

I. Une Égypte multiple

Butor, comme Nerval, arrive en Égypte en bateau, – un élément supplémentaire qui le rattache à la tradition des voyageurs romantiques qu'il a lus, et qui font peut-être partie de la « malle de livres » qu'il a emportée avec lui⁵. Mais le narrateur d'*Égypte* opère immédiatement un premier décentrement par rapport à celui du *Voyage en Orient* : c'est Minieh qui apparaît en première position dans son récit, – simple bourgade située à 250 km. du Caire, donc loin de la capitale. Pourtant, rien d'uniforme en province. Ce qui frappe Butor, d'emblée, c'est la diversité confessionnelle, et, à travers elle, celle des pratiques liées à la religion. Ainsi note-t-il, à propos de l'usage du vin chez les musulmans, que cette interdiction, plus ou moins respectée, est liée à « l'appartenance à tel ou tel milieu, tous se retrouvant dans l'obéissance au moins extérieure aux règles du Ramadan⁶ ». Butor énumère ensuite les coptes orthodoxes (la minorité chrétienne la plus importante), les grecs orthodoxes, les catholiques romains de rite copte, les catholiques romains de rite grec, les maronites, les protestants, les juifs, toutes ces confessions étant réparties selon une géographie urbaine (elles ont souvent leurs propres écoles) et vivant dans une sorte de rivalité douce, – Butor parle, à propos de l'islam et du christianisme copte, de « rares explosions au milieu de la tolérance générale⁷ ».

⁴ Butor a mis en évidence un jeu de substitution, chez Nerval, des grandes villes du pèlerinage de Chateaubriand (« Le voyage et la lecture », dans *Romantisme*, n° 4, 1972, article repris dans *Répertoire IV*, Paris, Éd. de Minuit, 1974, en particulier, p. 24-26).

⁵ Michel Butor, *Le Génie du lieu*, Paris, Grasset, « Les Cahiers Rouges », 1994, p. 115.

⁶ *Ibid.*, p. 147.

⁷ *Ibid.*, p. 149.

Cette vision d'une Égypte qu'on serait tenté d'appeler multiculturelle, on la trouve déjà chez Nerval, à l'époque de l'Empire ottoman. À travers les différents intermédiaires auxquels fait appel le narrateur du *Voyage en Orient* pour pouvoir se marier avec une Orientale et vivre dans une maison du quartier franc du Caire (un musulman, un chrétien, un juif), on perçoit déjà une partie de la mosaïque confessionnelle qui constitue cette réalité complexe qu'est l'Orient⁸. Nerval, on le sait, se donne à voir comme un voyageur qui veut s'immerger dans son nouvel environnement. À peine arrivé dans la capitale égyptienne, il suit un cortège nuptial qui va l'entraîner jusque dans la maison des mariés, – des coptes, qui ont engagé pour cette cérémonie des danseurs nubiens⁹. Conduit par le drogman Abdallah (le guide-interprète), dont il se débarrassera ensuite, le voyageur rencontrera successivement un peintre français, le Turc Soliman-Aga, des « Francs » (résidents européens en Orient), des Bédouins, etc. Le chapitre sur le théâtre du Caire révèle, quant à lui, la présence des différentes communautés levantines parmi les spectateurs (Italiens, Grecs, Arméniens, Juifs), – chacune ayant un costume spécifique¹⁰. C'est ainsi à une sorte d'ethnographie participante que se livre Nerval lorsqu'il écrit, à propos d'un café où viennent danser les almées, dans le quartier du Mouski :

C'est là que le fellah [paysan] en blouse bleue, le Cophte au turban noir ou le Bédouin au manteau rayé prennent place le long du mur, et voient sans surprise et sans ombrage le Franc s'asseoir à leurs côtés¹¹

Ce qui est décrit est bien une société pluriethnique et pluriconfessionnelle, peu rigoriste et, pour cette raison même, accueillante pour l'étranger et vivant en bonne harmonie.

Or cette Égypte qui est celle de l'Empire ottoman, composé d'une mosaïque de peuples et de religions¹², on la retrouve encore dans la première moitié du XX^e siècle, fût-ce sous une forme affaiblie ou déclinante, – d'ailleurs, lorsque Butor se trouve à Minieh, au début des années 1950, Farouk, le dernier monarque issu de la lignée du pacha Méhémet-Ali, est encore au pouvoir : malgré les transformations

⁸ Le fait que le *Voyage en Orient* comporte une dimension fictionnelle (ainsi, on sait que ce n'est pas Nerval, mais son compagnon de voyage Joseph de Fonfride qui a acquis une esclave au Caire) n'enlève rien à la justesse de certaines considérations ethnographiques.

⁹ Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, t. II, sous la dir. de Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1984, p. 264 et suiv.

¹⁰ *Ibid.*, p. 328.

¹¹ *Ibid.*, p. 306.

¹² Georges Corm a insisté sur la diversité ethnique et religieuse constitutive de l'Empire ottoman, – une diversité que le XX^e siècle allait mettre en cause avec l'écroulement des empires (*L'Europe et l'Orient* [1991], Paris, La Découverte / Poche, 2002, p. 50 et suiv.).

politiques issues de la décolonisation et l'émergence des nationalismes, quelque chose est resté (mais qui sera amené à disparaître rapidement avec le panarabisme et les guerres avec Israël) de cette hybridité culturelle intrinsèque à l'Égypte ottomane. Butor ajoute à cet attrait tout nervalien pour la coexistence des différentes religions orientales un sens aigu de la profondeur historique, qui non seulement envisage les grands monothéismes comme une continuité historique, mais encore qui considère cette succession elle-même, fût-ce à travers ses formes modernes et hétérodoxes, comme ancrée dans le passé pharaonique (« il y a une continuité entre des croyances et pratiques anciennes et une bonne partie des superstitions actuelles¹³ »). Butor insiste par ailleurs sur la pérennité de certains rituels anciens comme la fête du Cham el Nessim (« l'odeur de la brise »), « la plus grande fête de l'année parce que c'est la seule qui était célébrée par toute la population sans distinction », précise-t-il¹⁴. Associée au retour du printemps, cette fête où l'on passe les nuits dehors à respirer les odeurs nouvelles (celles des fleurs, des fruits, des hommes ou des bêtes) a manifestement une vocation fédératrice : la nature, ici, dépasse les différences théologiques pour réunir les hommes, au-delà de leurs spécificités, dans une identité supérieure produite précisément par le « génie du lieu », ce *genius* qui, comme le rappelle Mireille Calle-Gruber, a pour étymologie le verbe latin *gignere* (« générer », « engendrer »), et qui peut être associé aussi bien à la naissance physique qu'à l'idée de création mentale¹⁵.

L'Égypte de Butor a donc une vertu fécondante, source de cohésion. Est-ce à dire pour autant que ce pays soit un paradis dépourvu de conflits ou de tensions ? Certainement pas.

II. Une européanisation problématique

Lorsque Butor aborde la question des contacts culturels, il le fait, dans un premier temps, un peu comme un ethnologue, tel un observateur conscient d'être « participant » tout en essayant de conserver une certaine objectivité. Il remarque ainsi que ses collègues du lycée de Minieh, bien qu'ils s'habillent comme lui pour enseigner (c'est-à-dire avec un costume européen), reprennent leurs habitudes de vie simple dès qu'ils rentrent chez eux, empilant en tas leurs chemises propres et pliées dans le coin d'une pièce¹⁶. Quant aux élèves, ils portent eux aussi le costume européen, obligatoire pour venir en classe (« pantalon long,

¹³ Butor, *Le Génie du lieu*, *op. cit.*, p. 151.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ « Un art de chiffonnier », dans *Œuvres complètes de Michel Butor*, *op. cit.*, t. V, *Le Génie du lieu I*, Paris, Éd. de la Différence, 2007, p. 14.

¹⁶ Butor, *Le Génie du lieu*, *op. cit.*, p. 141.

chemise, cravate, veston, chaussettes et chaussures¹⁷ »), mais en réalité, comme le précise Butor, ils constituent « une faible partie de la population », les fellahs (les paysans égyptiens) étant bien trop pauvres, dans la plupart des cas, pour s'offrir cet habillement. Ces considérations sur le port de vêtements occidentaux en Égypte n'ont rien d'anodin. Elles mettent au contraire le doigt sur le paradoxe d'une France « civilisatrice » qui, tout en se réclamant d'un égalitarisme républicain, reproduit parfois malgré elle un mécanisme d'exclusion dans une société encore très largement agraire, où le paysan est depuis longtemps exploité.

Cette critique de l'eupéanisation vestimentaire en Égypte, on la trouve déjà au XIX^e siècle, notamment chez Nerval, mais aussi chez des auteurs comme Flaubert ou Gautier, attachés à l'idée de « couleur locale ». Depuis les années 1820, le pacha francophile Méhémet-Ali, désireux de moderniser son pays, avait introduit pour les fonctionnaires l'obligation de porter le costume dit « à la nizam¹⁸ », composé d'un mélange d'éléments européens (notamment la redingote boutonnée) et orientaux (les pantalons bouffants). Les voyageurs français contemporains perçoivent le plus souvent ce costume comme doublement ridicule, d'abord parce qu'il fait voir une forme d'hybridité culturelle condamnée comme telle (l'idée de *pureté* est l'un des grands fantasmes romantiques), ensuite parce que les éléments européens de ce costume renvoient à l'habillement bourgeois, donc à une classe sociale incarnant bien souvent, pour les écrivains de cette génération, un matérialisme étroit ennemi de l'art et de la beauté. Nerval, dans son *Voyage en Orient*, n'a pas de mots assez durs contre la *noirceur* du complet à la mode en Europe, opposée au chatoiement des habits orientaux. Dès le début des *Femmes du Caire*, le ton est donné : « Parmi les riches costumes arabes et turcs que la réforme épargne, l'habit mystérieux des femmes donne à la foule qui remplit les rues l'aspect joyeux d'un bal masqué¹⁹. »

Nerval ne se contente d'ailleurs pas d'observer, de comparer et de juger, – activité de tout voyageur. Il se donne aussi à voir en Orient, revêtant volontiers le costume local, au gré de ses déplacements. Il y a là, à travers cette démarche d'*orientalisation*, un choix clairement assumé au regard de la modernisation contemporaine de l'Égypte. Depuis l'expédition de Bonaparte, de nombreux Européens sont au

¹⁷ *Ibid.*, p. 143.

¹⁸ Le mot *nizam*, d'origine turque, renvoie au *Nizam i-djedid*, « la nouvelle organisation », une réforme à l'eupéenne concernant d'abord l'armée ottomane, à la fin du XVIII^e siècle, puis, sous les sultans Mahmoud II (1808-1839) et Abdul-Medjid (1839-1861), l'ensemble de la société. Voir Robert Mantran (dir.), *Histoire de l'empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989.

¹⁹ Nerval, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. II, p. 261.

service de Méhémet-Ali, que ce soit dans l'armée, dans la marine, dans les hôpitaux, dans les écoles, etc. Ils contribuent à réformer à l'européenne une Égypte qui cherche à s'affirmer comme une puissance régionale. Mais, ce faisant, ils introduisent des technologies nouvelles qui perturbent un équilibre séculaire. Or ce processus se poursuit au XX^e siècle, et Butor, installé dans une petite ville de Moyenne-Égypte, observe avec clairvoyance la relation asymétrique qu'induisent parfois les transferts culturels :

Comment ne pas voir que parler de cet objet si simple [une table] c'est poser du même coup toute une civilisation d'un certain type, toute une région de l'histoire, et que l'introduction de tels objets à l'intérieur d'une culture à laquelle ils sont étrangers, ou bien, ce qui revient au même, l'adoption d'une éducation à l'européenne, absolument inévitable à cause de l'évidente supériorité technique de celle-ci, c'est-à-dire d'une éducation qui implique entre autres choses l'existence de ces objets, qui les appelle alors qu'ils ne sont pas encore là, provoque jusque dans les gestes les plus courants une perturbation et un désarroi gigantesque²⁰.

On a ici un excellent exemple de cette *évidence* trompeuse que Starobinski a repéré chez Butor, dont le sentiment de « tristesse » ou d'« angoisse » se fait sentir indirectement, notamment à travers les *objets* dont il parle plutôt qu'à travers l'exhibition de la première personne du singulier²¹. De même, dans de belles pages consacrées aux nécropoles musulmanes du Caire, Butor laisse libre cours à une réflexion sur la situation totalement nouvelle, pour les Égyptiens, depuis que l'archéologie et le tourisme se sont introduits dans leur pays, révélant du même coup tout un pan de leur culture par rapport auquel ils doivent se situer, en reconstituant une Histoire dans laquelle ils sont sommés d'intégrer l'Occident²². C'est assurément la force de ce récit (conséquence du décentrement volontaire d'un narrateur situé en province : Le Caire n'est visité que pendant les vacances scolaires), que de prendre en compte le point de vue de l'autre, qui plus est des gens humbles (paysans, élèves, petits fonctionnaires), face à une Europe qui

²⁰ Butor, *Le Génie du lieu*, *op. cit.*, p. 142. Butor a développé avec beaucoup d'humour cet épisode en montrant en quoi le caractère totalement inhabituel d'une table, qu'il dut faire fabriquer pour lui, à Minieh, lui permit d'échapper à la rédaction de sa thèse en philosophie (les livres emportés servirent finalement à rehausser la table trop basse !), et, par voie de conséquence, de s'immerger dans la culture locale (« La table égyptienne », dans *Improvisations sur Michel Butor*, Paris, Éd. de la Différence, 1993, en particulier p. 51-56).

²¹ Dans Mirelle Calle-Gruber, *Les Métamorphoses Butor : entretiens*, Sainte-Foy, Le Griffon d'argile, et Grenoble, PUG, 1991, p. 89.

²² « [...] chaque paysan, si inculte, si démuné qu'il soit, se trouve quotidiennement devant la question de la situation respective de ces mondes les uns par rapport aux autres et par rapport à l'Europe moderne, ou l'Amérique, dont la technique, dont la pensée le submerge » (Butor, *Le Génie du lieu*, *op. cit.*, p. 190).

continue d'affirmer sa toute-puissance.

III. Une nouvelle patrie

Il faut rappeler que, si le séjour de Butor en Égypte date des dernières années de la monarchie, la publication de son récit, elle, intervient non seulement après la prise de pouvoir par Nasser, mais encore après la guerre déclarée à l'Égypte par la France, l'Angleterre et Israël, à la suite de la nationalisation du Canal de Suez, en 1956. Butor y fait allusion dès la première page d'*Égypte* pour stigmatiser le sentiment de « trahison » éprouvé par « ceux qui avaient mis en elle [la France] une si naïve confiance et si acharnée, si constante jusque-là malgré tant de si nets et si mauvais présages²³ ». Comment concilier, dès lors, le fait d'avoir vécu en Égypte, d'y avoir enseigné le français, d'avoir partagé la vie de collègues égyptiens, enfin d'avoir aimé manifestement un pays ayant accueilli celui qui n'était pas encore « Butor », avec l'idée que la France avait participé, pour des raisons géo-stratégiques, à ce que les Égyptiens appelèrent, à la suite de cette agression, « la triple et lâche [alliance] » ? Butor, à l'évidence, ne l'accepte pas, et il opère d'emblée un *déplacement* géographique et idéologique. Ou plus exactement, il fait de l'Égypte, où il rappelle qu'il a séjourné « huit mois » (« presque une seconde naissance »), le lieu d'une « seconde patrie²⁴ ».

Égypte (le récit) apparaît ainsi comme une sorte de *dette* vis-à-vis du pays ainsi désigné dans son identité nue, et auquel le narrateur se sent lié par un attachement viscéral, – ce n'est pas un hasard s'il emploie à son égard le mot de « nostalgie » (réservé en général à la patrie !), alors qu'il se trouve en Angleterre, en train de rédiger ce même récit²⁵. Pourtant, Butor est parfaitement conscient de ce qu'il appelle les « horribles et insinuanes duperies » associées au mot *patrie*²⁶ : n'est-ce pas, en effet, au nom du retour aux origines des « lumières » que

²³ *Ibid.*, p. 109-110.

²⁴ *Ibid.*, p. 110. Cette formule réapparaît, avec quelques variantes, dans l'exergue que Butor fait figurer au début du *Portrait de l'artiste en jeune singe* : « C'était avant mon départ pour l'Égypte, c'est-à-dire que pour moi cela remonte très loin, car l'Égypte m'a été comme une seconde terre natale, j'y ai vécu pour ainsi dire une seconde naissance » (Paris, Gallimard, 1967, p. 9). Cette identification affichée est évidemment allée droit au cœur des Égyptiens qui l'ont entendue, comme Fawzia Assaad, qui commence son texte intitulé « Michel Butor l'Égyptien » par une allusion transparente au *Génie du lieu* : « l'Égypte a été pour lui une seconde patrie » (dans *Butor aux quatre vents*, sous la dir. de Lucien Dällenbach, Paris, Corti, 1997, p. 27). – Merci à Daniel Lançon pour avoir attiré mon attention sur ces références.

²⁵ « [...] un livre que je n'ai pas pu faire là-bas, que je n'ai fait qu'en Angleterre dans la nostalgie de l'Égypte » (*Le Génie du lieu*, *op. cit.*, p. 115).

²⁶ *Ibid.*, p. 110.

Bonaparte avait envahi en 1798 l'Égypte, – un pays qu'il disait vouloir libérer du joug turco-mamelouk, accusé de l'avoir fait tomber dans la « barbarie » ? Et l'Algérie, après avoir été occupée brutalement à partir de 1830, n'avait-elle pas été déclarée par la suite « française », donc rattachée artificiellement à une « patrie » dont, comme on sait, elle était déjà en train de se libérer dans les années 1950 ?

Mais l'Égypte de Butor est bien sûr tout autre chose qu'une pseudo-patrie justifiant l'impérialisme européen ; c'est au contraire une patrie de cœur, comme l'Orient pour Nerval. D'ailleurs, si le narrateur du *Voyage en Orient* se donne à voir, dès son arrivée au Caire, comme un voyageur européen soucieux de perdre son « européenité » (il se fait couper les cheveux, il revêtit un costume oriental, il loue une maison dans le quartier franc...), c'est bien parce qu'au-delà d'un exotisme facile, un changement d'identité symbolique est en train de s'opérer, que la suite du récit confirmera et accentuera, comme on le voit dans le chapitre intitulé « Le passé et l'avenir » :

Aussi l'étranger n'a-t-il à redouter dans ce pays ni le fanatisme de religion, ni l'intolérance de race des autres parties de l'Orient : la conquête arabe n'a jamais pu transformer à ce point le caractère des habitants ; n'est-ce pas toujours d'ailleurs la terre antique et maternelle où notre Europe, à travers le monde grec et romain, sent remonter ses origines ?²⁷

Si donc Nerval est l'auteur le plus cité dans *Égypte*, c'est non seulement parce que, à l'instar de Butor, il perçoit l'Égypte comme un palimpseste culturel²⁸, mais aussi parce que le narrateur nervalien fait comprendre que l'« Égypte » est en lui, qu'elle le révèle à lui-même, qu'elle l'*oriente* et l'*aimante*, – pensons à l'« Histoire du calife Hakem », dans *Druses et Maronites*, qui fait plonger le lecteur du *Voyage en Orient* dans Le Caire médiéval. Butor, quant à lui, a parfois le sentiment que son séjour en Égypte est placé non pas sous le signe de la découverte d'une terre étrangère, mais au contraire sous celui des retrouvailles avec sa « vraie patrie », – « comme si j'étais né dans ce pays, comme si je l'avais quitté tout petit pour la France, et que mon arrivée fût un retour²⁹ ». On observera toutefois que le narrateur d'*Égypte* prend soin d'employer une formule modalisatrice (« comme si ») qui marque une légère prise de distance, une conscience, en tout cas, du caractère

²⁷ Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, t. II, *op. cit.*, p. 345-346.

²⁸ « Car s'il est certes tout à fait faux que le Caire soit, comme dit Nerval, 'la seule ville orientale où l'on puisse retrouver les couches bien distinctes de plusieurs âges historiques', il est certain que cette 'distinction' y est plus claire que dans les autres (bien plus claire d'ailleurs aujourd'hui qu'au temps de son voyage), et ceci comme il l'a fort bien ressenti à cause du caractère durable de ses monuments, de cette hantise de persistance qui a possédé ses princes » (Butor, *Le Génie du lieu*, *op. cit.*, p. 165).

²⁹ *Ibid.*, p. 194.

imaginaire de ce processus de *rappatriement*. Plus précisément – et ceci le distingue nettement de Nerval, dont on sait que le voyage en Orient se situe peu après sa première crise de folie –, Butor éprouve le besoin, tout en reconnaissant que cette identification constitue une tentation (« je commençais à devenir Égyptien moi-même³⁰ »), d'en montrer les dangers, – il parle ainsi de « l'impérieuse nécessité [...] d'introduire un peu d'ordre et de clarté dans la confusion menaçante³¹ ». Écrit dans sa version définitive après 1956, *Égypte* oblige son narrateur, qui parle de son « péché originel [...] en tant qu'europpéen³² », à marcher sur un chemin de crête, en adoptant une position ambivalente qu'on pourrait qualifier d'*humanisme ethnographique*, à travers laquelle il tente d'échapper aux dérives idéologiques qui peuvent conduire aussi bien à une identification-appropriation qu'à un rejet-stigmatisation de la différence.

En proposant cette lecture d'*Égypte* en relation avec le *Voyage en Orient* nervalien, je n'ai bien sûr pas voulu réduire la spécificité de Butor, son caractère novateur, y compris sur le plan stylistique (longues phrases qui se développent parfois sur plusieurs pages, comme, à la même époque, chez un Claude Simon), mais j'ai souhaité le replacer dans une tradition viatique dans laquelle Nerval joue un rôle particulier. Si Chateaubriand visite aussi l'Égypte, en 1807, celle-ci n'exerce absolument pas la même fascination sur lui. Elle constitue d'ailleurs la matière d'un chapitre relativement court de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), la partie centrale (le but du pèlerinage) étant consacrée à la Terre Sainte. Chateaubriand sait que Platon est allé en Égypte, et qu'à ce titre la Grèce, donc l'Italie, donc la France (dernier terme de la *translatio studii*), doivent quelque chose à l'antiquité pharaonique. Mais il ne ressent pas du tout le même attachement que Nerval à l'égard de ce pays. Certes, le terme de *patrie* intervient dans les pages de l'*Itinéraire* sur l'Égypte, mais c'est pour désigner, sans surprise, la France, d'où sont originaires un certain nombre d'anciens soldats de Bonaparte, comme cet « Abdallah de Toulouse » qui s'est mis au service du pacha et qui, tout en vivant à l'orientale, a conservé dans sa chambre son « uniforme haché de coups de sabre³³ », – rappel d'une confrontation armée dans laquelle Chateaubriand, malgré son opposition à l'Empereur, voit d'abord la gloire des armes françaises face à un Orient « barbare » et anti-chrétien.

³⁰ *Ibid.*, p. 164.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

³³ Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, « Folio », 2005, p. 471.

Lamartine, un quart de siècle plus tard, adopte une attitude bien différente face à un Orient dont la ferveur religieuse le fascine, – on connaît ses portraits flatteurs de Turcs, auxquels il attribue des vertus évangéliques (piété et charité), qui parsèment son *Voyage en Orient* (1835). En ce sens, Lamartine contribue à destabiliser la notion de *patrie*, notamment en fantasmant sa propre origine comme orientale, dans sa rencontre avec lady Stanhope³⁴. Mais Lamartine n'est pas allé en Égypte (il y a renoncé au dernier moment, à cause de sa fille Julia, qu'il avait laissée malade à Beyrouth, où elle mourut de tuberculose), et, si l'on veut s'en tenir à la lignée des grands écrivains voyageurs du XIX^e siècle, c'est bien Nerval qui, par son voyage de 1843, et par les différentes publications qui s'ensuivent, opère un brouillage des signes qui va parfois jusqu'au renversement complet des valeurs, l'Orient (en particulier l'Orient égyptien) n'étant nullement perçu dans sa dimension antagoniste, mais au contraire comme un espace pluriel et accueillant, susceptible de produire une sorte de régénération du moi-voyageur, en tout cas une métamorphose qui témoigne d'un désir de rapprochement, d'un sentiment d'*aménité*, pour emprunter un mot au titre d'un ouvrage récent de Daniel Lançon³⁵. Ce mouvement se prolonge, à la veille de l'écroulement de l'Empire ottoman, avec *La Mort de Philæ* (1908) de Pierre Loti, un récit significativement dédié au nationaliste Mustafa Kamel, et dans lequel la présence européenne en Égypte (celle du colonisateur britannique, mais aussi, plus généralement, celle des touristes européens, anglais, français ou allemands) est violemment condamnée comme une forme de défiguration obscène.

Le Génie du lieu fait partie d'un palimpseste historique et intertextuel, et l'on peut suggérer que c'est paradoxalement parce Butor se situe dans la lignée d'un certain dix-neuvième siècle (celui des voyageurs qui, comme Nerval, sont tournés vers l'ailleurs) qu'il *reconnaît* implicitement la légitimité de l'Égypte en tant que nation indépendante.

Sarga MOUSSA
CNRS (UMR LIRE)
Université de Lyon

³⁴ Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. Sarga Moussa, Paris, Champion, 2000, p. 172 (« Vous retournerez dans l'Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en Orient : c'est votre patrie », aurait dit lady Stanhope à son hôte.

³⁵ Daniel Lançon, *L'Égypte littéraire de 1776 à 1882. Destin des antiquités et aménité des rencontres*, Paris, Geuthner, 2007.